

LES
CAHIERS
DE LA
nrf

PHILIPPE
JACCOTTET

ÉCRITS POUR PAPIER JOURNAL
CHRONIQUES 1951-1970

GALLIMARD

PHILIPPE JACCOTTET ET LE PAPIER JOURNAL

*Avant de collaborer à des quotidiens, Philippe Jaccottet fut d'abord critique dans des revues littéraires ou artistiques, suisses exclusivement¹. En fait l'activité critique a, dès les premiers pas du jeune poète, accompagné la création : l'année 1944 voit la publication du premier poème et de la première note critique. À ce moment, le travail critique n'est pas encore une activité alimentaire. On peut donc penser que, loin de répondre uniquement à un besoin matériel, la réflexion critique fait partie d'un dispositif global d'écriture, relevant d'un mélange de nécessité et de passion (nullement d'une stratégie) et incluant la poésie, le travail de la prose, la réflexion critique et la traduction. À des degrés divers, il y a un engagement réel de l'auteur dans chacun de ces domaines. Il faut noter que le pays natal aura su recevoir ces différents talents, les reconnaître et leur donner pleine possibilité de développement (rappe-lons que c'est le mécène lausannois Mermod qui fait traduire à Jaccottet *La Mort* à Venise, dès 1947). Peu de jeunes poètes de ce siècle auront bénéficié d'autant de ter-rains d'expression, d'élucidation et de réalisation de soi. Cet « atelier critique » fonctionne à plein régime de 1950 à*

1. *Formes et Couleurs, Présence, Pour l'Art, Suisse contemporaine et Car-reau.*

1962, plus lentement de 1963 à 1970. Après 1970, la production critique n'est plus qu'épisodique.

*

Un des plus proches amis de Philippe Jaccottet, Edmond-Henri Crisinel (1897-1948), remarquable poète, travaillait comme journaliste à la Nouvelle Revue de Lausanne, quotidien local où il était employé à des tâches trop obscures. À la mort de son ami, Jaccottet rédige une nécrologie, puis en 1949 le texte anniversaire. C'est le début d'une collaboration qui devient régulière en 1950 et qui dure jusqu'en 1970. Plus de trois cent cinquante articles auront été donnés dans ce lieu (en manuscrit, plus de mille feuillets dactylographiés, entre treize et vingt-cinq articles par an). Ces articles ne sont pas, dans le corps du journal, séparés du reste de l'actualité : assez souvent, des chroniques de poésie paraissent en première page du quotidien, sur quatre colonnes à côté des nouvelles de politique internationale ! Les articles sont consacrés pour moitié à la littérature française, l'autre moitié se répartissant assez équitablement entre littérature romande et littérature « étrangère ». Il est frappant de constater que près d'un article sur cinq est consacré à la poésie, dans ce quotidien rien moins que littéraire : aucune concession n'est donc faite sur ce point. Mais il faut naturellement aussi rendre compte de l'actualité immédiate, par exemple des prix. Ce travail est alimentaire, ne le cachons pas, mais cela n'exclut nullement, nous le verrons, l'engagement personnel.

*

Philippe Jaccottet collabore à la Gazette de Lausanne de 1955 à 1970. Dans un premier temps, du 19 mars 1955

(Ponge) au 17 février 1968 (Ungaretti), on peut lire des articles dont le manuscrit se présente le plus souvent sous la forme de cinq pages dactylographiées, articles plus travaillés et plus médités que ceux de la *NRL* – l'auteur a plus de temps car ils sont plus rares aussi (entre trois et dix par an, la plus grande fréquence se situant entre 1955 et 1962)¹. Du 19 octobre 1968 au 14 février 1970, cette collaboration à la *Gazette* change de forme : les « Remarques (actuelles ou non) » sont de libres propos dont il n'est pas utile de parler ici puisqu'on peut les lire aisément en volume².

Dans la *Gazette*, les articles s'intègrent dans un supplément littéraire : ce n'est pas un détail. Assez peu de chroniques concernent la littérature romande, mais de nombreux articles sont consacrés à la littérature étrangère, la plupart restant dédiés à la littérature française. Plus de la moitié des articles sont consacrés à la poésie, actuelle ou ancienne (Hölderlin, Scève, Hopkins, Ponge...) La distance par rapport à l'actualité littéraire immédiate est plus grande, évidemment, que dans la *NRL*.

*

*Philippe Jaccottet collabore à deux quotidiens de son pays, de sa ville, jamais à un quotidien français : voyons là un rapport au pays, un moyen de maintenir le lien avec la terre natale pour celui qui ne se sentit d'ailleurs jamais un « exilé ». C'est dans la *NRL* que la part consacrée à la lit-*

1. Si l'on considère l'ensemble des collaborations, la période la plus féconde en textes critiques est également cette même période 1955-1962, avec une collaboration régulière à la *NRL*, à la *Gazette de Lausanne*, à *La NRF* et à d'autres périodiques : quarante-neuf chroniques en 1957, par exemple. Pas une ligne dans *La Semaison* cette année-là : faut-il s'en étonner ?

2. Jean-Pierre Vidal et al., *Philippe Jaccottet*, Payot Lausanne, 1989, pp. 79-95.

térature romande est la plus importante. Cette part tend à s'accroître de 1965 à 1970, dans des années où la Suisse romande connaît un bouillonnement intellectuel assez intense : par exemple, sur les treize articles donnés à la NRL en 1968, huit sont consacrés à la littérature suisse française.

Point commun entre Jaccottet et son public lausannois ou vaudois : la distance avec Paris. Même si Jaccottet « raconte » Paris alors qu'il y vit encore¹, il exprime déjà un éloignement intérieur, et, dès 1953, il quitte la capitale pour Grignan. Jaccottet se sert de cette distance pour en faire une proximité avec son lecteur vaudois, qui se trouvera de plain-pied avec ce refus du factice, de l'étourdissement de la vie parisienne. Jaccottet est également tout à fait en marge des luttes idéologiques et politiques. D'une part, sa position de Suisse vivant en France lui permet de voir très tôt où mène la guerre d'Algérie², et ce en dehors de tout embrigadement partisan. D'autre part, il n'hésite pas à rectifier ce qui lui paraît, dans l'opinion générale de ses compatriotes sur la situation française, un jugement trop hâtif : le régime gaulliste n'est pas une dictature³. On voit que cette double distance est parfois propice à l'établissement d'une justesse, même hors du champ littéraire ! Mais surtout, Jaccottet ne devient jamais étranger à son pays natal : il rend compte régulièrement des œuvres publiées par ses compatriotes (Roud⁴, Chappaz⁵, Colomb⁶ ou Perrier⁷) dont plusieurs sont, comme lui, ins-

1. « Élection de Miss Taxi », NRL, 7 juin 1951, p. 17.

2. « Un Grand écrivain algérien, Kateb Yacine », NRL, 2 octobre 1956, p. 105.

3. *Gazette de Lausanne*, 28 décembre 1968 (Philippe Jaccottet, *op. cit.*, p. 82).

4. « Écrits de Gustave Roud », NRL, 29 septembre et 26 octobre 1950.

5. *Gazette de Lausanne*, 31 décembre 1966.

6. « Les Esprits de la Terre », NRL, 23 avril 1953 (p. 48); NRL, 14 juillet 1962.

7. NRL, 26 décembre 1967, p. 260.

tallés en France (que l'on songe à Georges Borgeaud¹ ou à Georges Piroué²).

*

La collaboration de Philippe Jaccottet à la remarquable « Gazette littéraire » de Franck Jotterand est tout à fait harmonieuse. En effet, ce supplément littéraire d'une haute tenue joue sa partie dans la « renaissance » culturelle de la Suisse romande des années soixante. De fait, il n'y a guère de différence entre les notes données en ce lieu et celles publiées dans la NRF : l'auteur est, ici et là, très libre de ses choix. Mais la collaboration à la NRL est parfois le lieu de dissonances. Discordance d'abord avec les ouvrages à lire, dont la liste est dictée trop souvent, par nécessité, par la sacro-sainte « actualité » (marée des romans de l'automne, prix littéraires...) Certes, l'obligation professionnelle de lire des ouvrages que spontanément on n'eût pas été porté à lire peut être un devoir fécond. Mais parfois s'exprime, il faut bien le dire, une véritable nausée. Discordance avec le public de ce quotidien, ensuite. Souvent, Philippe Jaccottet se demande s'il a le droit de déranger ce lecteur qui voit avant tout dans son journal un instrument proche de la paire de pantoufles (dans ce doute, aucune trace de mépris, mais au contraire une réelle tristesse devant cette distance). De quel droit lui parler, à lui qui rentre harassé de son travail, de Nathalie Sarraute ou de Beckett? D'autres fois, la dispute éclate avec ses voisins de pages – et là, on voit apparaître au grand jour ce qui était déjà visible, l'incongru d'une telle recherche – car il s'agit, encore et toujours, d'une recherche, d'une

1. *NRL*, 23 avril 1952, p. 31.

2. *NRL*, 13 octobre 1962, p. 195.

quête – dans un tel lieu. Quelques épisodes : en août 1950, polémique avec C.-F. Landry, un romancier vaudois émule de Ramuz : où il s'avère que c'est toujours la même histoire de « Don Quichotte et Sancho Pança¹ ». En 1951, Philippe Jaccottet soutient ardemment, sur le seul plan littéraire, son ancien maître de grec, André Bonnard, traîné devant les tribunaux pour son engagement communiste, considéré comme une trahison. À la suite d'un article élogieux de Philippe Jaccottet, la rédaction, sans l'en avertir, place des propos fielleux mêlant à l'excès littérature et politique². En 1959, Philippe Jaccottet soutient avec flamme Jacques Chessex contre les plaisanteries d'un autre rédacteur de la Revue³. Enfin, à la fin des années soixante, la veine critique semble s'épuiser chez Philippe Jaccottet, et c'est dans la NRL que cette fatigue s'exprime le plus crûment⁴. Cela dit, Philippe Jaccottet a toujours maintenu la barre assez haut ; et l'on doit rendre hommage à Michel Jaccard, rédacteur de ce journal qui lui fit une si large place en lui laissant toute sa liberté. Ainsi va la Suisse romande dans ces années-là. Une civilisation se juge peut-être autant à un quotidien sans éclat particulier qu'à sa plus prestigieuse réalisation « culturelle ». Certes, cela fut sans doute la conséquence de « hasards », de « circonstances », de « rencontres ». Mais ce qui dure vingt ans n'est pas seulement affaire de circonstances.

1. NRL, 15 et 31 août 1950.

2. NRL, 27 juin 1951.

3. NRL, 17 juin 1959.

4. « Chronique de rentrée – Où l'on s'avoue mauvais lecteur – Où il est question d'Aragon, de Malraux – Et de poésie jurassienne engagée », NRL, 10 octobre 1967.

*

On voit bien dans ce recueil combien Philippe Jaccottet fut réellement séduit par les constructions hyper-intellectuelles du « nouveau roman », principalement par Michel Butor et Nathalie Sarraute, mais aussi par Alain Robbe-Grillet, ce qui est plus surprenant. Toute polémique fut en tout cas refusée : il fallait envisager un mouvement – qui, on le voit bien aujourd'hui, par tout ce qu'il pouvait avoir de desséchant et surtout de systématique, eût pu être considéré par Philippe Jaccottet comme un mouvement ennemi (pour aller vite, ennemi de la « poésie », ennemi d'une conception humaniste du monde et de la littérature, etc.). Mais telle ne fut jamais la démarche de pensée de Philippe Jaccottet. La seule chose qui fut d'abord considérée, ce fut le caractère novateur de ces œuvres, le fait qu'elles rompaient avec une routine romanesque écœurante (et, sur ce point, bien plus proche de Jaccottet, la démarche tellement neuve de Catherine Colomb, si peu comprise encore aujourd'hui, fut défendue avec ardeur¹). Ensuite est venue cette simple et candide question : où est, dans ces livres, la grandeur ? Et alors, ce n'est pas seulement la puissance de la poésie de Ponge, de Char ou de Saint-John Perse que le jeune critique oppose à ces savantes constructions, mais aussi les si simples et si lumineux romans d'André Dhôtel²... Et, loin de toute cette intellectualisation de la littérature, on découvre dans plusieurs articles de la Gazette une grande passion pour des œuvres étrangères où s'exprime la violence élémentaire du monde, de Remizov à Büchner, de Faulkner à Pasternak, de

1. « Les Esprits de la Terre », *NRL*, 23 avril 1953, p. 44.

2. « Improvisation sur poésie et roman », *GL*, 12 septembre 1959, p. 163.

T.F. Powys à Alfred Kubin. Autre antidote possible à une cérébralité excessive.

*

Gageons que cette expérience du « papier journal » fut positive pour Jaccottet. Elle l'obligea à mettre en jeu la poésie là où elle est presque toujours absente. Il a maintenu dans cette tâche menée avec souplesse et esprit d'ouverture, au long des années, une cohérence et a contribué ainsi à former, durablement, un public.

On voit ici à l'œuvre ce que Balzac appelait le génie de l'admiration et de la compréhension, la faculté par laquelle un homme ordinaire devient le frère d'un grand poète. Devant le désordre et l'oppressante cohérence de ce monde si bien dits par Faulkner ou par Crane, devant l'oppression analysée en profondeur par Kateb Yacine, devant le sens à donner à la foi communiste quand on ne la partage absolument pas¹, Philippe Jaccottet est un homme désarmé, et il se sait tel, et il se montre tel. Il a l'humilité de regarder en face cette puissance désarmante, et sa faiblesse d'homme ordinaire. Mais son génie de l'admiration, de la compréhension le rend frère du grand poète qu'il est aussi. Et, par ce regard courageux, une justesse se fait : ce n'est pas ici une justesse poétique, c'est une justesse humaine.

Qu'on ne s'étonne pas de quelques absences radicales : Jünger (traduit pourtant par un proche, Henri Thomas), Joyce (traduit par Jacques Borel...) – plus loin encore, Ezra Pound. Ces absences portent, peut-être, un sens. Et peut-être n'en ont-elles strictement aucun ! On n'a pu

1. Rien n'est plus poignant à ce propos que les pages consacrées aux obsèques d'Eluard (« Mort de Paul Eluard », *NRL*, 27 novembre 1952, p. 40).

*écrire sur tout ce qu'on a aimé. Et on ne peut non plus tout aimer... Qu'on s'étonne plutôt qu'un poète, qu'un créateur ait pu s'ouvrir, et si souvent, à des poétiques si éloignées de la sienne*¹.

JEAN PIERRE VIDAL

1. Le choix ici présenté est pleinement représentatif de l'étendue du regard critique de Jaccottet. Dans le choix fait dans les articles de la *NRL*, on peut noter une surreprésentation de textes sur la poésie; au contraire, dans le choix d'articles de la *Gazette de Lausanne*, on trouve ici, proportionnellement, beaucoup moins d'articles sur la poésie que dans l'ensemble. En ce qui concerne la répartition entre les différentes littératures, le choix fait dans la *NRL* est tout à fait représentatif, mais pour la *Gazette de Lausanne* aucun article consacré à la littérature romande n'a été retenu.

Pour avoir une vue d'ensemble du travail critique de Philippe Jaccottet, le lecteur se reportera à notre bibliographie dans l'ouvrage déjà cité.

*Élection de Miss Taxi*¹

Des amis, qui ne se souvenaient plus, d'ailleurs, ou n'avaient jamais su, pourquoi ils y étaient conviés ni ce qu'on y devait fêter, m'ont entraîné l'autre jour dans un cocktail.

Il a donc fallu descendre d'abord quelques marches; puis déboucher dans un de ces bars-dancings qui ont, dans toutes les villes du monde, la même élégance douceâtre; et la première chose qui nous frappa fut une créature en maillot de bain penchée sur un microphone; peu à peu, nous distinguâmes d'autres caractères à la scène; une foule assez dense, aux faces mornes, buvait du champagne; un jury, où alternaient de très gros individus et de très grandes femmes, sans doute de célèbres médiocres, interrogeait les baigneuses; car il y en eut, en effet, plusieurs; on leur posait des questions imbéciles, à quoi les pauvres ne pouvaient que répondre plus sottement encore, puis on leur faisait faire le tour de la salle.

Enfin, la plus médiocre fut élue « Miss Taxi » et sifflée

1. « La Quinzaine littéraire », *Nouvelle Revue de Lausanne*, 7 juin 1951.

sans pitié par ceux qui ne partageaient pas les goûts du jury; on s'égailla. Je vous en parle, car il s'agissait, nous avions fini par l'apprendre, d'un cocktail *littéraire*, d'un monsieur qui avait écrit un livre sur ses souvenirs de chauffeur de taxi, et d'un éditeur qui, sachant qu'on doit « lancer » les livres, « lançait » donc.

Qui dira mieux? Les poètes, peut-être, ceux du moins qui, le dimanche précédent, place des Vosges, vendaient leurs livres à la criée, grâce à cette remarquable invention qu'est la Foire aux poètes où, je suppose, l'art va au-devant du public, comme on dit. Mais les éditeurs « modernes » ont encore d'autres ressources pour vendre: on peut, comme Corrêa, éditer *La Bombe H*, dont l'auteur, critique du *New York Times*, a reçu deux fois le Prix Pulitzer, peut-être pour avoir écrit ceci:

« Ces milliers de kilomètres qui entourent le vaste Empire russe pourraient être utilisés comme voie de communication des idées qui seraient transmises en fraude aux millions d'hommes qui les attendent... »

Bon. Mais que sont ces idées?

« De petites miches de pain, des paquets de cigarettes, de petits jouets pour les enfants, des bas nylon pour les femmes... »

Je n'invente pas, et l'auteur poursuit ainsi:

« Avec ces armes sur le front de la bataille des idées... »

Les gens qui écrivent, sur des sujets si graves, de pareilles inepties, et les gens qui les éditent, concourent sans le savoir à l'abrutissement général dont mon cocktail de tout à l'heure figurait assez bien un exemple frivole.

*

« *La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait.* »

Il me semble qu'en sautant si brusquement de ces quelques anecdotes résolument « modernes » à cette seule phrase de Benjamin Constant dans la *Réponse à la Lettre de l'éditeur d'« Adolphe »*, c'est comme si, détournant les yeux du spectacle de quelque bruyante salle de concert à l'entracte, où n'auraient circulé que les propos d'une foule assurément *vide*, je revenais à l'orchestre et écoutais s'élever une mélodie dont le premier effet est d'annuler le décor pour mieux parler à l'âme. Et d'ailleurs, Madame de Staël n'a-t-elle pas écrit, le 31 octobre 1811, quelques mois après s'être définitivement séparée de Constant :

« *Ma vie est pour moi comme un bal dont le violon a cessé* » ?

Je crois en effet que, lorsque de telles phrases sont prononcées, l'âme se refait attentive; elle vibre à cette lumière non pas comme le corps que le soleil exalte, mais comme le cœur ne peut s'empêcher de tressaillir devant un paysage où se lève la lune, toujours étonnante quoi qu'on ait dit de ses ridicules. C'est pourquoi la parution de *Cécile*, ce récit inédit de Benjamin Constant, et l'annonce d'une réédition très augmentée du *Journal*, à la NRF, sont, enfin, de vrais événements littéraires. Sans compter qu'ils doivent nous toucher à Lausanne plus qu'ailleurs, puisque c'est à M. Roulin, directeur honoraire de notre Bibliothèque, que nous devons l'excellente présentation du premier de ces textes.

Il s'agit donc d'un manuscrit inachevé, composé probablement en 1811, et consacré aux rapports de Constant et de sa seconde femme, Charlotte de Hardenberg, devenue Cécile dans le récit. Sans doute *Cécile* n'est-elle pas un absolu chef-d'œuvre comme *Adolphe*; ce n'est plus un journal intime, ce n'est pas encore une œuvre d'art tout à fait détachable de son auteur et de la biographie, comme si Constant n'y avait pas cru suffisamment, non seulement pour l'achever, mais encore pour l'accomplir. Cependant, c'est un livre où il y a tout Constant, donc un livre d'un prix inestimable. Constant est bien, je crois, l'un des écrivains qui ont le mieux diagnostiqué, pour l'avoir vécu lucidement, le mal de l'âme moderne, l'isolement à la fois merveilleux et mortel de l'individu livré à sa seule force, à sa seule faiblesse. Constant a bien vu, dans *Cécile* même, que ce mal s'appelle aussi l'indifférence, cette indifférence cachée en lui sous l'excès de sensibilité, et qu'on retrouvera, également essentielle, chez Baudelaire. Mais ce qui le distingue de Baudelaire, c'est la pitié qu'exprime l'admirable phrase que je citais en commençant. Voyez comment, dans *Cécile*, le héros est partagé entre un besoin de tendresse, d'ordre, le besoin d'un refuge qui est le propre des faibles et que Cécile semble lui promettre par le mariage, et ce désir de trouver dans l'autre la vie même qui lui fait défaut (Constant écrivait déjà à Madame de Charrière cette phrase révélatrice :

« *Si nous vivions ensemble, vous me rendriez peut-être un peu d'existence* »).

Mme de Malbée, dans *Cécile*, c'est l'orage qui lui donne, comme à un promeneur giflé par le vent, l'illusion de vivre intensément; mais, quand l'orage l'a bien épuisé, c'est de nouveau le refuge qu'il croit aimer. Quel implacable

regard sur soi-même! Écartelé entre deux besoins de sa nature, Constant se sait écartelé. Telle est la tristesse insondable, le tragique caché de ce cœur qui fait souffrir d'autant plus qu'il le craint davantage. Constant est de ceux qui se détruisent eux-mêmes, qui, aspirant à la vie, ne vivent que d'une sorte de vie spectrale, toujours exposés à être emportés par on ne sait quel souffle, flottant dans les limbes de l'âme. Il me semble que beaucoup d'entre nous, dans ce pays, doivent aimer Constant d'une manière toute particulière et comme fraternelle, à cause des infinies difficultés de son cheminement dans ce monde. Mais il a tiré de ce fantôme de vie toute la lumière qu'il pouvait, une lumière lunaire, peut-être, mais inépuisable.

*Orphée et le cordonnier*¹

« Une œuvre d'importance, que de longues années de labeur ont permis de mener aux limites du possible, aux extrêmes de la forme et du fond »,

c'est par cette formule, à vrai dire assez curieuse, qu'une circulaire annonce aux journaux romands le « *poème cosmique et fraternel* » de M. Adolphe Goeldlin de Tiefenau, *Terre est amour* (Éditions de la Tour d'Ivoire, La Tour-de-Peilz). Et la *Prière d'insérer* de conclure :

« Comment ne pas voir et rechercher, page après page, la main fraternelle que nous tend, tout palpitant de sa course, le poète épris de la beauté crucifiante de vivre. »

1. « La Quinzaine littéraire », *Nouvelle Revue de Lausanne*, 24 janvier 1952.

Déjà suffisamment alarmé, le critique lit alors la première phrase de l'Épître liminaire :

« Soyez en état de grâce et d'amour, vous qui franchissez le seuil de cet univers de vocables et d'images dont la véhémence et la magie s'acharnent à éclairer le corps de l'homme faillible pour scruter l'âme du dieu tutélaire qu'abritent les ombres incandescentes des amants enlacés avec l'espérance. »

Mais patience! Cette phrase, en effet, bon exemple de mauvais style, n'est que la première mélodie d'une espèce de boîte à musique tonitruante qui rabâchera dès lors, pendant plus de sept cents pages, le même air. Les écluses de l'éloquence sont ouvertes, la noyade du lecteur certaine. Voici, à la première page du poème proprement dit, vingt-quatre adjectifs (et lesquels : « *transparent, immaculée, incorruptible, lustrale, radieuse, mystique* », etc.), vingt-sept compléments du nom (« *source de vie, torrent de rêves, déserts de sable* »), des allitérations insolentes (« *fièvres, fleurs, fêtes – aube virginale, âme vaporeuse, art volontaire – ténèbres, tourments, travail – bénédictions, baptêmes* ») et quelles images : « *la candeur méditative de la page immaculée – le paradis des baisers, des blessures et des berceaux...* » Tout cela me rappelle une pensée de Pascal que notre professeur de français aimait à nous citer, quand nous nous piquions de beau style :

« ... On ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie. On ne sait pas ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; et, à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres : “ siècle d'or ”, “ merveille de nos jours ”, “ fatal ”, etc.; et

PHILIPPE JACCOTTET

ÉCRITS POUR PAPIER JOURNAL, CHRONIQUES 1951-1970

Pendant vingt ans, de 1950 à 1970, Philippe Jaccottet a tenu la chronique littéraire de deux quotidiens de sa ville : la *Nouvelle Revue de Lausanne*, où avait travaillé, dans des tâches plus obscures, son ami Crisinel, et la *Gazette de Lausanne*. De tant de lectures faites souvent avec beaucoup de passion, subsistent, sur le papier journal, près de quatre cent cinquante articles.

Expérience peu commune en ce siècle que celle d'un poète de la plus haute exigence se battant dans le fatras de l'*actualité* pour faire luire les clés que lui avaient tendues d'autres poètes, ou bien encore des romanciers. Avec le souci d'indiquer des ouvertures, des fenêtres sur la lumière du monde et non d'imposer des mots d'ordre ou des slogans.

Philippe Jaccottet a pu parfois s'accuser d'éclectisme, tant est grande l'ouverture qui préside à ces pages ; de Benjamin Constant à Robbe-Grillet, de Faulkner à Remizov, de Saint-John Perse à Michaux, se manifeste un seul parti pris : celui de ne se raidir dans aucun refus *a priori*. C'est pourtant une image très nette de la littérature qui est défendue ici : « *un choix en faveur de ce monde, un pari pour le mieux, et non une chute dans le pire* », dans des œuvres où nous pouvons trouver « *des fragments d'un vrai monde, des trouées, des merveilles non pas dans les nuées mais sur terre, à portée de l'œil quand celui-ci est lavé, ou ne se détourne pas* ».

J.P. V.

Textes réunis et présentés par Jean Pierre Vidal.



94-III

A 73823

ISBN 2-07-073823-X